

en vue non pas l'arithmétique du développement social, mais son algèbre, non pas l'explication des causes des différents problèmes; mais l'explication de la manière dont il faut s'y prendre pour découvrir ses causes. Cela signifie que l'interprétation matérialiste de l'histoire a surtout une valeur méthodologique. Engels le comprenait parfaitement lorsqu'il écrivait : « ce qu'il nous faut ce ne sont pas tant les résultats bruts de l'étude, les résultats ne sont rien sans l'évolution qui y conduit. »

Examinons maintenant quelques-uns des éléments de l'analyse qui conduisent le Cde Hennaut à affirmer qu'une situation révolutionnaire existe en Espagne. D'une part, les socialisations réalisées en Catalogne et, d'autre part, l'exécution de bourgeois effectuées par les ouvriers dans les régions non contrôlées par les armées de Franco. Mais la constatation d'un fait ne suffit pas et il faut en arriver à son interprétation. A cette fin, un élément indispensable doit entrer en jeu si l'on veut rester des marxistes et ne pas tomber dans le conceptualisme où le matérialisme contemplatif, qui fait dériver la signification de l'événement de l'événement lui-même : l'ouvrier tue le bourgeois, la socialisation est effectuée, la situation révolutionnaire ou le facteur préliminaire à cette dernière se trouve donc réalisé. Cette interprétation est foncièrement fautive. Le marxiste dira que si le meurtre du bourgeois, ou la socialisation se présentent en même temps que le prolétariat reste encastré, ou est canalisé vers l'Etat bourgeois, la condition n'est nullement réalisée pour l'ouverture de la situation révolutionnaire. L'évolution est commandée par la classe et son organisme fondamental : l'Etat qui donne aux faits leur réelle signification. L'opposition peut ne pas exister entre propriété privée et socialisation comme le prouve l'orientation contre-révolutionnaire de la Russie Soviétique. Par contre aucune possibilité n'existe de concilier l'évolution capitaliste avec l'évolution prolétarienne opposée, et les événements d'Espagne en donnent une confirmation éclatante : sans armes, le fascisme est écrasé; pourvus de munitions, par l'Etat bourgeois, les ouvriers subissent des défaites sanglantes.

Quand on dit que la socialisation ou le meurtre du capitaliste ne peuvent être une manœuvre du capitalisme l'on dit une chose parfaitement juste. Mais, pour saisir la

réalité sociale, il faut commencer par affirmer que la bourgeoisie se trouve dans l'impossibilité de déterminer les événements correspondants aux intérêts de sa domination, car la base même de son régime conduit à l'explosion des contrastes dans l'ordre économique, politique et social. En Espagne, par exemple, — et le Cde Hennaut est parfaitement d'accord avec nous en cela — le capitalisme aurait voulu en arriver à répéter le schéma des événements allemands au travers de la cession du gouvernement aux bourreaux fascistes. Mais la situation ne le permettra pas et la soudaine insurrection des ouvriers dans les centres industriels, obligera le capitalisme à faire face à un prolétariat qui s'insurge. Comment s'y prendre ? Par une action violente, mais cela est impossible et alors il faudra sacrifier l'accessoire à l'essentiel dans la perspective certaine — confirmée par toutes les expériences sociales — qu'une fois le manche gagné, la cognée suivra. Captiver le prolétariat, le faire prisonnier des rouages de l'Etat capitaliste, c'est vaincre la révolution, c'est faire servir aux intérêts de la domination bourgeoise la socialisation aussi bien que le meurtre des individualités capitalistes.

Pour ce qui concerne les socialisations, il faut s'entendre d'une façon catégorique. La socialisation est une forme d'organisation et de gestion économique qui ne peut s'affirmer réellement qu'après la conquête du pouvoir politique. Au cours de la lutte pour la destruction de l'Etat capitaliste (ce qui malheureusement n'est pas le cas de l'Espagne), des épisodes de socialisation peuvent se produire mais leur généralisation — comme il s'est vérifié en Catalogne notamment — n'est possible, dans une révolution révolutionnaire des événements, qu'après la destruction de l'Etat bourgeois.

L'histoire de l'après-guerre fourmille d'exemples où apparemment le pouvoir bourgeois disparaît, où les ouvriers semblent être les maîtres de la situation, mais puisqu'il n'existait pas une tendance dans l'ensemble des masses à se rébellier contre l'Etat capitaliste (en Espagne il existe une enthousiaste dévotion des masses à cet Etat : ce que le capitalisme a pu obtenir au travers des ministères complétés par toute la gamme des courants à qui les ouvriers avaient confié leur sort), parce qu'il n'existait pas une minorité consciente de la classe ouvrière — son parti de classe nu-

quant, au feu des situations un programme révolutionnaire, parce que tout cela n'existait pas, nous avons eu, pour reprendre la réelle signification de la phrase de M. Blum, des soi-disant « vacances du pouvoir » qui ont représenté la seule arme dont disposait le capitalisme pour sauvegarder son régime. Oui, la seule arme, car il ne pouvait pas, à ce moment précis, recourir à d'autres systèmes pour battre la classe ouvrière.

La comparaison des événements actuels en Espagne avec ceux de Russie précédant la victoire d'Octobre révèle deux traits fondamentaux : au point de vue de l'étendue de l'action ouvrière, des « conquêtes » réalisées par les ouvriers, pas de doute, les prolétaires d'Espagne sont allés bien au-delà de ceux de Russie qui, dans le domaine économique, par exemple, n'ont réalisé que des incursions dans le domaine de la propriété privée (pour employer la même formule que le Cde Hennaut) que bien après la prise du pouvoir. Par contre, alors qu'en Russie dès février 1917 la lutte de classes s'exprime au travers d'une lutte entre deux évolutions politiques opposées, en Espagne, après l'étranglement de la grève générale, nous assistons au déploiement d'une seule et unique évolution qui enchaîne progressivement les ouvriers au char de la bourgeoisie. En Espagne et en Russie, il y a une course progressive, mais le sens, la direction, la nature même de la course des événements est opposée : ici c'est — au cours de la première semaine des événements — l'abîme qui se creuse entre le capitalisme et les ouvriers, pour en arriver graduellement à l'encastrement dans l'Etat capitaliste, des organismes qu'instinctivement les ouvriers avaient créés le 19 juillet pour les faire servir à leurs intérêts. Là, en Russie les ouvriers débattent par rompre les liens qui les enchaînaient au régime du czarisme. L'écran de l'histoire ne fera pas apparaître immédiatement (cela est impossible) le corps politique — le parti de classe — le seul capable d'incarner la mission révolutionnaire du prolétariat, mais à la confusion primitive des situations du début correspond une confusion idéologique dans les masses parmi lesquelles la plus grande influence sera tenue tout d'abord par la droite, puis par la gauche bourgeoise, enfin, par l'extrême gauche bourgeoise de Kerensky se croisant avec les mencheviks, les

socialistes révolutionnaires et la droite du parti bolchévik.

En février 1917, le bouleversement se produit dans les rapports sociaux et la double évolution opposée s'épanche : d'un côté le capitalisme qui, pour refouler l'intervention révolutionnaire du prolétariat recourt à toutes les réserves politiques dont il pourra disposer (que l'on réfléchisse qu'en septembre 1917, à propos de Kornilov, à la veille de la conquête du pouvoir, Lénine soulève le danger des bolcheviks qui se rallient au principe bourgeois de la défense nationale). De l'autre côté le prolétariat qui est porté par la violence même des situations à atteindre la maturité politique qui lui permettra de conquérir le pouvoir.

La révolution ne se produit pas, en Russie, parce que, avant tout, les bolchéviks sont là et interviennent avec leur programme marxiste, mais parce que la précipitation de la situation internationale et de Russie ont permis au prolétariat de faire agir Lénine et les bolchéviks comme les protagonistes du plus grand bouleversement social que nous ayons connu. En Espagne, c'est le contraire qui s'est produit, et nous en sommes arrivés à l'Union Sacrée, formule que le Cde Hennaut emploie lui-même au cours de son rapport et à plusieurs reprises.

Mais il nous a été objecté : en Russie aussi, entre février et octobre 1917, l'Union Sacrée existait parce que les ouvriers donnaient leur confiance aux cadets, aux démocrates et aux social-démocrates. C'est là l'aspect formel des choses, non sa substance, sa réalité. Les ouvriers avaient brisé avec l'Etat bourgeois et pour employer la formule de Lénine, ils votaient avec le pied en abandonnant le front de la guerre impérialiste. Le capitalisme réagit à cette situation et pour maintenir les ouvriers dans le cadre de son régime dira aux ouvriers qu'il faut continuer la guerre pour défendre les conquêtes sociales contre les Allemands, contre Kornilov, faisant recours — ainsi que nous l'avons dit — à tout le personnel qui pouvait le mieux tromper les ouvriers, mais il n'y parviendra pas et cela à cause de la violence révolutionnaire des événements. Le ministère de Kerensky à l'époque de Kornilov, par rapport à celui actuel de Caballero présente cette différence fondamentale : le premier est une dernière tentative du capitalisme pour éloigner l'attaque du prolétariat contre son